

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 13  
  
**Artikel:** Proverbes  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224504>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le soleil, perçant une voile de nuées grises, éclairait vivement la grande butte. Il se souvint de cet effet de lumière pour l'avoir observé cent fois, et murmura, sans y prendre garde: «Bon, le vent va saute au nord.»

Son regard courut sur toutes les ondulations du sol. Il reconnaissait les feuilles, une racine surplombante, une pierre fendue. Et dans cet état d'amour inconscient né de la contemplation, il oubliait la ferme familiale pour saluer, avec un serrement de cœur, la campagne souriante. Tous ses souvenirs défilaient, de la prairie au guéret, comme de vieux camarades escortant l'enfant du village qui s'exile...

Une pensée fit soudain trembler sa grosse main noueuse. Au même instant, des gens foulaient la cour de sa ferme en supputant le prix de ses choses à lui. Une colère bruque et violente l'envahit soudain contre le sort mauvais qui permettrait cette chose. Il tendit un poing rageur vers l'horizon. Mais seule, la bouleversante splendeur d'un couchant de mars barrait cet horizon-là.

Et Bolomey s'en fut vers un lendemain sans espoir et sans possibilités. *Francis Gaudard.*

# PROVERBES

**N**a une quantité de vieux proverbes sur mari et femme, et bien qu'il y ait une foule de gens aujourd'hui qui prétendent que les vieux proverbes sont démodés, il y a cependant de railleuses vérités dont la mode est éternelle.

Dans tous les cas, ces proverbes ont pour eux la concision et la clarté, ce qui est quelque chose par le temps qui court.

Que dire, par exemple, contre ceux-ci, éternellement vrais et contenant tant de choses en si peu de mots:

*Qui mal se marie  
Tost se marrie.*

*Incontinent qu'ils sont mariez,  
Les oreilles leur pendent d'un pied.*

*Femme fort belle,  
Rude et rebelle.*

*Femme prudente et bien sage  
Fait l'ornement du mesnage.*

*Qui a femme de bien  
Vit toujours bien.*

*Beauté de femme n'enrichit l'homme.  
La femme ne doit porter teste en mesnage.*

*A mari sans botte  
Sied femme à culotte.*

## LE FEUILLETON



### A côté du bonheur.

— Juliette, dit-elle, à combien pariez-vous que je devine à quoi vous pensez.

— Eh bien ? dit Juliette.

— Vous vous disiez: Comme on sera heureux, Lucien et moi, quand je pourrai le droloter à mon idée.

— On voit que vous avez passé par là dit Juliette, riant à son tour.

— N'est-ce pas ?... où est-elle, la maman ?

— A la cave, en train de dégermer des pommes de terre.

La jeune femme sembla hésiter un instant.

— Croyez-vous, dit-elle, qu'elle soit toujours disposée à se retirer pour vous laisser la place ?

— On n'en a pas reparlé, mais c'était décidé.

— Eh bien, que ce soit Lucien, que ce soit la mère qui vous parle, tenez ferme pour ce qui a été décidé.

— Mais, c'est sûr, Lucien n'a pas changé d'avis.

— Vous savez, Lucien est le plus gentil, le meilleur garçon que je connaisse, mais il n'a jamais résisté à sa mère.

— Mais..., dit Juliette inquiète.

— Mon idée, continua la jeune femme, c'est que ça me paraît incroyable que la mère consente à tout laisser ici pour venir se mettre sous ma patte, parce qu'elle sait bien que je ne lâcherai pas une épingle dans mon ménage... Si vous étiez une luronne dans mon genre, je ne m'inquiéterais pas de vous, mais quand même vous avez l'air assez gendarme, je suis sûre que vous vous laisserez rouler, et, en tous cas, que vous prendriez tout à cœur... Elle est assez tirée, votre tisane, allons la porter à cette pauvre Suzanne.

## XVI

Dans l'après-midi du jour suivant, Juliette entra chez elle. Suzanne n'avait plus de fièvre, dans peu de jours elle serait guérie. Henriette viendrait de temps en temps lui tenir compagnie, il n'y avait plus de raison pour rester. Pendant le dîner, Lucien avait, assez timidement, parlé de reconduire sa fiancée en char. Mais Mme Givray s'y était nettement opposée à cause d'un travail pressant ou qui lui paraissait tel. Le jeune homme, après le dîner, suivit Juliette qui allait dire adieu à Suzanne. Côte à côte, ils montaient l'escalier de bois qui craquait sous leurs pieds, et Lucien avait passé son bras autour des épaules de la jeune fille.

— C'est trop bête de ne pas pouvoir t'accompagner, dit-il, attends à ce soir, pourquoi veux-tu absolument t'en aller à présent, qu'est-ce qui brûle ?... te voilà tout d'un coup comme si le feu était au lac. Juliette s'arrêta, hésita. Elle ne savait pas au juste elle-même pourquoi tout à coup elle avait une telle hâte de s'en aller.

— Reste jusqu'à ce soir, Juliette, la vie est tout autre quand tu es là.

— Eh bien, dépêche-toi de faire ces réparations qu'on puisse se marier... As-tu été chez l'entrepreneur ce matin ?

— Non... non, la mère veut que j'attende quelques jours, je ne sais pas au juste pourquoi.

— Quel fils obéissant tu es ! dit Juliette en souriant.

Elle regardait, tout près du sien, le beau visage de son fiancé, et elle avait envie de le prendre dans ses deux mains pour l'embrasser comme celui d'un bon petit garçon. Il avait un peu rougi.

— Tu comprends, la mère est jouissante, je n'ai pas grand-chose à dire ici.

— Pauvre Lucien, fit-elle tendrement.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Reste jusqu'à ce soir, Juliette.

Elle eut la tentation de céder, puis secoua la tête.

— Non, mais tu viendras bientôt.

— Penses-tu !

Juliette partit donc seule, après avoir échangé avec sa future belle-mère, des adieux qui ne témoignaient pas d'une tendresse exagérée. Le temps était nuageux et doux comme ces journées de mars qui préparent le printemps. Le vent presque tiède, venait du lac dont on entendait la rumeur. Dans les champs, il n'y avait personne. La nature était très triste, et la jeune fille qui cheminait seule était triste aussi. Une vague inquiétude, une sorte de lassitude l'avaient saisie. Elle évoquait le visage de Lucien, qu'elle venait de quitter, et elle ne le retrouvait pas. Elle voyait ses traits, pourtant, ses yeux gris si doux et si souvent tristes, ses cheveux dressés en brosse sur un front haut, son nez fin et droit... mais elle ne retrouvait pas son expression, ou plutôt, elle le voyait avec une expression indécise et craintive qu'elle ne lui connaissait pas en réalité.

— Mon pauvre Lucien, se dit-elle, mon pauvre Lucien, je crois qu'il a peur de sa mère... d'ailleurs, ce n'est pas étonnant... quelle femme !

En arrivant à la maison, un moment plus tard, elle se laissa tomber sur le banc de la cuisine avec une exclamation de plaisir.

— Ah ! qu'il fait bon chez nous ! comme tout est propre et joli et gai.

— Tu trouves ? dit Mme Destral qui avait

reçu sa fille avec un sourire heureux, c'est pourtant bien vieux chez nous, et la maison Givray est bien plus belle.

— Pas si propre.

— Est-ce que tu ne t'es pas plue là-bas ? demanda Mme Destral un peu inquiète... Lucien est pourtant bien gentil.

— Lucien !... il n'y en a pas un second dans le canton comme lui, mais c'est sa mère !... il n'y en a pas non plus une seconde comme elle.

— Ma pauvre Juliette, heureusement que tu ne vivras pas avec elle.

— Eh ! quelle horreur ! autant vivre avec le diable et ses cornes.

Lucien ne vint pas le dimanche suivant. Il expliqua, par lettre, qu'il avait dû se rendre à l'enterrement d'un parent éloigné qu'il ne connaissait pas, à l'autre bout du canton. Il n'était rentré qu'aux environs de minuit, il viendrait un soir de la semaine... Toute la semaine s'écoula sans lui, mais il vint le dimanche suivant. Il semblait plus triste que de coutume, et si distrait qu'il oubliait de parler et de répondre quand on lui parlait. Il semblait d'ailleurs avoir quelque chose à dire, commençait parfois une phrase énigmatique qu'il n'achevait pas.

— Etes-vous malade, Lucien ? demanda Mme Destral.

Oui, il avait un peu mal à la tête. Il s'en alla de bonne heure, et laissa tout le monde sous une impression de malaise. Le lendemain déjà, cette vague inquiétude prit corps. Il vint une lettre de Lucien. (Lucien écrivait beaucoup plus facilement qu'il ne parlait.) Il disait que sa mère, tout à coup, avait changé ses dispositions. Elle ne voulait plus entendre parler d'aller vivre dans sa propre maison, chez Henri, et tenait mordicus à rester où elle était, pour embellir de sa présence la vie des jeunes époux. Lucien, humblement, et en termes attendrissants, demandait à sa fiancée d'obtempérer à ce juste désir.

Pâle et indécise, Juliette restait là, la lettre à la main.

(A suivre).

Louise Musy.

**Bourg-Cinéma-Sonore.** — Harold Lloyd. Fidèle à ses traditions le cinéma du Bourg passe pendant la semaine de Pâques un véritable spectacle de famille auquel les enfants peuvent assister non accompagnés en matinée, soit le dernier film de Harold Lloyd : « A la Hauteur ». Harold Lloyd est à la fois le scénariste, le réalisateur et l'interprète de « A la Hauteur ». Jamais ce grand artiste n'a possédé pareille maîtrise de tous les moyens, la sobriété de son jeu, le naturel de ses expressions, le mélange de naïveté, de roublardise ingénue, d'audace candide qui l'anime, tout concourt à provoquer chez le spectateur la joie, le délassement, la détente qu'il recherche au milieu de ses préoccupations. Harold Lloyd, délicieux hurluberlu et sa partenaire Barbara Kent au sourire si doux, nous fournissent une fois de plus une adorable histoire d'amour mêlée d'innombrables éclats de rire. — Dimanche : matinées à 14 h. et 16 h. 15. — Baisse dans les prix des places.

## GRAINES

potagères,  
fourragères,  
et de fleurs  
de 1<sup>er</sup> choix

Adressez-vous à  
**Michel GLOOR**  
Grainier  
Av. Beaulieu 5, Lausanne  
(Vers la place Chauderon)

## Plants de pommes de terre sélectionnées

de provenance Hollande, Pologne, Allemagne seront livrés aux meilleures conditions par la maison

**F. CRISTIN-BURNIER, « Le Chalet », RENENS-Gare**  
Tél. 39.147

Pour la rédaction  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.